

Sain Paul

Délivré de son étiquette de "bluesman-français-de-service-(en-cas-d'absence-contactez-Bill-Deraime)", Paul trouve son style et sort un superbe album qui ne doit rien à personne. Interview, comme à la maison.

Parti enregistrer une maquette en Provence, Paul Personne revient, quinze jours après, avec le produit fini, mis en boîte sans l'aide d'aucun autre musicien. Une escapade en solo, qui s'est déroulée dans un état de grâce totale, sous le signe de la spontanéité. Seule entorse à la construction artisanale de cette œuvre, la collaboration, aux textes, de Gérard Lanvin, Jacno et Boris Bergman.

Une nouvelle occasion pour Paul de montrer à ceux qui lui collent depuis dix ans le code-barres "bluesman frenchy", que, loin de s'enfermer dans le carcan d'un style, le titi parisien le transcende, le modelant à sa culture : celle du pavé d'Aubervilliers. Du coup, "Comme A La Maison" sonne comme la plus belle réussite de cet alchimiste doué qui, sur l'autel de sa Gretsch, marie l'héritage de la même Piaf et celui de Robert Johnson. Et Paul est heureux comme jamais. Alors il parle...

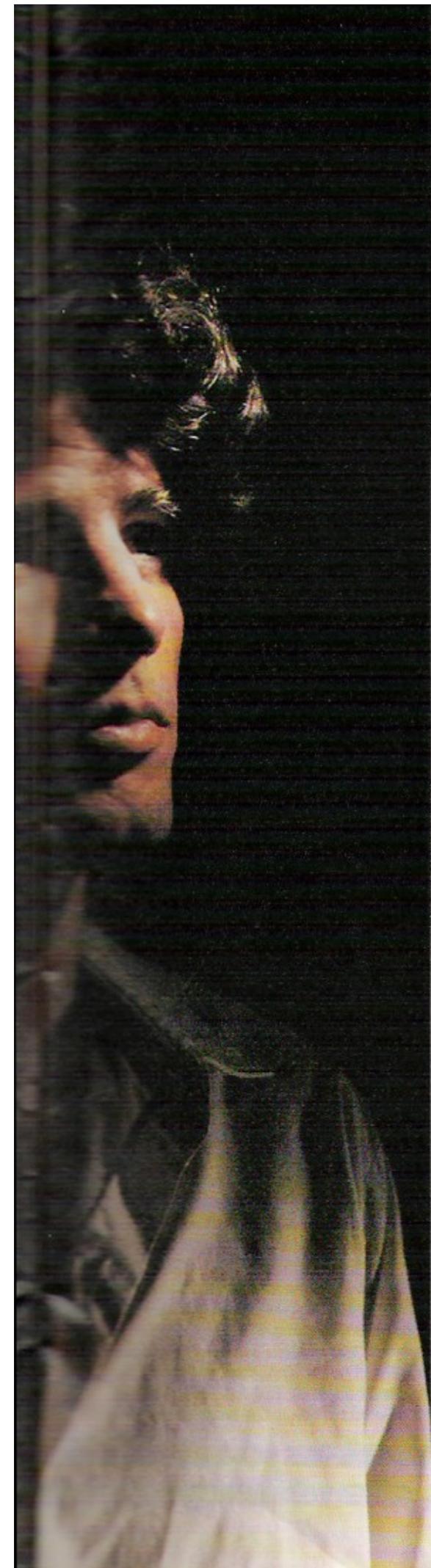
Comment s'est décidée cette virée en solitaire ?

Au départ, je pensais faire deux albums ! L'un cool, l'autre rock-blues, avec des tas d'invités, comme Higelin, Ry Cooder, Jean-Louis Aubert... Quand j'ai vu que Springsteen sortait lui aussi deux LP's, j'ai dit : "OK, arrête Paulo, tout le monde va dire que tu veux jouer les Springsteen." J'avais donc une douzaine de morceaux, je suis parti en studio. Depuis toujours, j'avais constaté que c'est au moment des maquettes que tu trouves le truc. Bien souvent, en studio, tu perds cette flamme créatrice. Parce qu'il faut transmettre ton idée aux musicos, tu analyses, donc tu édulcores. Là, je suis parti faire une démo sur un quarante-huit pistes, persuadé que je ne garderais pas tout. Petit à petit, en rigolant, je me suis mis à faire la batterie, la basse... et tout le reste. Certains morceaux comme "Le Bourdon" ont été enregistrés à l'impro, en deux prises maxi. Comme je trouvais le studio trop petit, j'ai utilisé toute la maison pour chercher le son idéal. J'ai même été faire des snaps dans les chiottes, pour la reverb' ! A l'écoute, ça sonnait sympa, comme un groupe qui s'entend bien. C'était dépouillé, simple, à mon image. Depuis, sans rire, quand j'ai vu le disque en bac, je n'ai pu m'empêcher de penser : tiens ma maquette est en vente (Rires). En tout cas, c'est la première fois que je trouve un de mes disques bien et que j'arrive à en parler sans rougir.

Comme si avec cet album, tu te délivrais de l'étiquette de bluesman français ?

Cette image, au début, ça m'a énormément fait plaisir. C'était super de voir des petites annonces du genre : groupe cherche batteur pour groupe rock-blues style X, Y, Paul Personne. Par la suite, j'ai trouvé ça restrictif. Vers 86, c'était même devenu un boulet. J'arrivais dans un festival de blues, je jouais "Sale Gosse", "J'Veux Pas Attendre"... et le public gueulait : "Hey,





CLAUDE GASSIANI

Paulo, du blues !" Là, j'ai vraiment senti un décalage. Les mecs me prenaient pour un puriste, ils ne comprenaient pas que j'étais en fait plein de choses à la fois. Je ne viens ni d'un ghetto noir, ni d'un ghetto blanc comme Presley. Je suis un Français d'Aubervilliers. Ma jeunesse c'est Brel, Nougaro, ou Piaf. Elle, elle m'émeut terriblement. Piaf, c'est notre Janis Joplin, notre Billie Holiday. Quand Lenny Escudero, avec sa gueule meurtrie, chantait cette histoire de nana qui le plaque (NdR : "Comme Une Amourette"), quand j'ai découvert Rimbaud, Prévert, c'était déjà du blues, c'était mon blues. C'est certainement pour ça qu'un jour, comme je le dis souvent, le blues, celui d'Outre-Atlantique, est venu à moi. Il correspondait à mon état d'âme, et ça continue. A un moment de ma vie, j'ai mélangé ces ingrédients, j'ai secoué le shaker sans vraiment m'en rendre compte. Mais je n'ai jamais voulu prendre un étendard pour partir prêcher la bonne parole du blues en terre de France. Un jour, Luther Allison m'a dit : "Ce que tu fais, c'est formidable, mais tu ne t'en rends pas compte. Tu n'as pas subi le blues comme un type de Chicago, ou de Memphis, tu le mélanges à ce que tu es. Un peu comme les Stones quand ils essayaient de faire du blues, en fait ils faisaient quelque chose d'autre." J'ai donc deux cultures en moi, aussi vivaces l'une que l'autre.

Sur cet album, tu as fait appel, entre autres, à Gérard Lanvin pour les textes. Comment est-ce arrivé ?

Avec Gérard, on se connaît depuis très peu de temps, mais on s'est découvert des atomes crochus. Il aime le rock, il est réglo, fidèle en amitié, il a le même recul que moi par rapport au métier : pas le genre à faire des ronds de jambes. Un soir, Bernie donne un showcase au Bataclan, et fait allusion à un texte de Gérard. Etonné, je lui demande de me pondre quelques phrases. Plusieurs mois après, il me téléphone et me lit des pages et des pages. A partir de là, on a bossé. Pareil avec Jacno. Dès qu'il m'a parlé de cette histoire de bourdon, je n'ai pas arrêté de penser à "I Am A King Bee". Je trouve sa façon d'écrire très amusante, un peu à la Dutronc. Je me trouve proche de leur écriture à tous les deux mais ils mettent les mots dans un autre ordre que moi, c'est ce qui me plaît. J'aurais bien aimé travailler avec Souchon, aussi, mais il n'est jamais libre, ce type!

Et avec Boris Bergman ?

Ça fait des siècles qu'on répète les mêmes choses dans les chansons. Alors, la seule chose vraiment marrante dans la création, c'est le support sur lequel tu dis les choses, la manière que tu as de les dire. Boris a inventé un nouveau langage. C'est un révolutionnaire, qui est largement pillé. Alors, plutôt que de le copier, je préfère avoir l'original. Boris n'avait pas écrit de textes de chansons depuis longtemps, il travaillait pour le cinéma. Il avait donc le réservoir plein ! Ce qu'il y a de bien avec lui, c'est

que, s'il n'a pas en magasin, il fabrique sur place.

L'association Lanvin-Personne, c'est un pas pour toi vers le ciné ?

J'aime le ciné. Mais quand je vois les acteurs recommencer trente fois la même scène en y mettant autant de feeling : chapeau! Mais pas pour moi. Confiance : on m'avait proposé le rôle principal dans "37° 2 Le Matin". Le gars du casting de Beineix m'avait vu à la télé. En fait, au départ, il ne voulait pas d'acteurs professionnels. Il m'a donc abordé à la sortie d'Europe 1, m'a tendu le bouquin de Djian, m'a annoncé qu'il pensait à moi pour le rôle, que j'avais la gueule... Ouais... Mais entre avoir la gueule et jouer, y a comme une marge! Je refuse, il insiste. Bon, j'ai découvert Djian, que je ne connaissais pas. Le bouquin me correspondait bien. Il reflétait des tas de situations que j'avais vécues. Mais, par timidité, par peur de ne pas être à la hauteur, je n'ai pas donné suite. Un jour, si quelqu'un arrive à me prouver que je suis capable de jouer...

Gérard Lanvin ?

Qui sait ?

Bergman aux textes, Phil Delire au mixage, tu n'as pas peur que les mauvaises langues fassent trop la relation avec Bashung ?

Les mauvaises langues... Si tu savais comme je m'en fous! Cela dit, je me sens proche d'Alain. Sa démarche a toujours été bluesy, mais il véhicule cela d'une manière différente de la mienne.

Tu avais juré ne plus signer avec un major et là tu reviens chez Polydor ?

C'est vrai, à une époque, j'étais plus proche des indés, parce que j'étais déboussolé par la pression du showbiz. Je croyais qu'avec un label indépendant on pourrait avoir un discours plus rapide, plus humain. En fait, avec Polydor, j'ai trouvé ce que je cherchais avec les indés : une ambiance chaleureuse.

Tu vas bientôt reprendre la route ?

Avant de partir, je serais presque tenté par un autre album. N'oublie pas qu'au départ, je devais faire un double LP... J'ai donc du matériel et des idées. Une production en studio, mais très live, avec un groupe. Pour les concerts, je suis très prudent, car il faut faire attention aux salles, au son, et l'artiste ne maîtrise malheureusement pas toujours tout. Je suis allé récemment voir Nirvana, Guns N' Roses, Clapton. Je trouve qu'à notre époque, avec le matos qu'on possède, les formations d'ingénieurs du son qui existent, sortir un son aussi pourri, c'est se foutre de la gueule du public. C'est de l'abattage de concerts. On est quand même plus à l'époque de Woodstock ! Tu as même certains shows avec retransmission sur écran géant où l'image est en décalage avec le son qui arrive de la scène...

Et le renouveau du blues, il en pense quoi, Paul Personne ?

C'est cool : le train s'arrête carrément à ma porte!

★

JEAN-FRANÇOIS VAISSIERE